Europan France

Analyse de la septième session du concours Europan en France

Habiter le territoire : états limites

Frédéric Bonnet & Chris Younès, Gerphau - Juin 2005

1.0 Introduction **3**

1.1 Concepts en devenir 3
1.2 Le projet pour la construction d'un savoir : instruments pour une définition 3
1.3 Les dispositifs de nature: mesures ou méthodes ? 4

2.0 Trois thèmes-clefs pour les agencements de la nature : temps, altérité et lieu **6**

2.1 Thème du temps **6**
La texture et le flou 6
Le bord et l'indéterminé 8
La matrice et les permutations 9
Le déjà et le voici 11
Le disponible et le possible 11

2.2 Thème de l'altérité **12**
L'assurance du paysage : le parc et le jardin, le « green » et le crescent 12
Le Robinson pluriel : distances 14
La tentation de l'île, le havre et la prison 15
La tresse et le peigne 16
Les synapses : rhizomes et interstices 18
Le champ (le champ comme centre, le champ comme fond) 19

2.3 Thème du lieu **20**
L'appui de la géographie 20
Fractales et résonances 23

3.0 Figures paradoxales significatives **25**

Figure « champ versus parc habité » 25
Figure « immersion versus voisinage » 25
Figure « indécis versus prédéterminé » 26
Des figures entre utopie et voyage, en Europe 27

4.0 Éléments de définition des figures du développement durable **28**

Instabilité du concept de durable, approximation par le projet : le rôle du sol 29
Entre temps, altérité, lieu – une **urbanité** européenne ? 30

1.0 Introduction

1.1 Concepts en devenir

La nature apparaît, à travers les différentes propositions primées ou remarquées dans cette session Europan 7, comme un concept non stabilisé dont les significations s'enchevêtrent. Elle exerce néanmoins - et peut-être d'autant plus - une forte fascination dont l'ambiguïté est manifeste. Omniprésente dans les formes d'expression, elle n'est plus considérée comme la part étrangère à l'urbain mais comme source de vie, porteuse d'une forme d'espérance et de jubilation pour mieux habiter, réservoir d'émotions et de bien-être. Ce concept renvoie aussi bien à une extériorité complète d'une nature autonome qui échappe au monde des humains qu'à une intériorité fondatrice (tout ce qui est humain est aussi contenu dans la nature). Il passe également par divers scénarios de métissage entre nature et artefact (mises à distances, maîtrises ou empathies). Ainsi, la nature s'affirme comme phénomène immémorial à la fois intérieur et extérieur, suscitant des dispositifs d'aménagement extrêmement contrastés au fil de l'histoire des cultures. En quoi l'expérience du projet, ici à travers les résultats d'Europan 7, nous aide-t-elle à définir la construction contemporaine de notre rapport à la Nature ?

L'analyse soutient différentes hypothèses :

- le véritable « lieu » du concept de nature est précisément dans la rencontre d'approches paradoxales et parfois apparemment contradictoires. Cette définition « mouvante » est constituante du concept ;

- dans l'approche de ce concept, la question de la limite est déterminante. À une conception tranchée du rapport entre artificialité et naturalité - selon laquelle l'artifice était en quelque sorte le contraire du naturel - s'est substituée une conception diffuse où tout phénomène est censé être artificiel, jusqu'aux climats dont on connaît l'évolution en cours. Une piste de travail féconde consiste précisément à reconnaître comme fondateurs de notre rapport à la nature certains états limites : les agencements correspondants ne sont plus simplement ceux de l'enclos ou de l'inclusion, mais se révèlent délibérément plus ambigus. La temporalité, par l'indéfinition qu'elle induit, en est un élément clef.

L'ensemble des projets forme un instrument exploratoire du concept de la *nature*, à travers des *dispositifs pour habiter le territoire* : ils permettent, comme les textes de référence, une approximation conceptuelle.

1.2 Le projet pour la construction d'un savoir : instruments pour une définition

Les projets sont support de développement de savoirs : ils nous offrent une représentation de différents dispositifs explicitant un possible lien avec la nature, mais aussi les concepts qui y sont associés. La réflexion partira donc des projets, non pas seulement comme une matière première *illustrative*, mais comme un véritable corpus de référence.

Chacun des projets cités ci-après est associé à un seul thème, un seul dispositif ou une seule figure. Cette taxonomie ne doit pas nous leurrer, les propositions sont évidemment plus complexes. L'analyse critique de chacun des projets serait un autre travail, ce n'est pas ici notre ambition. Les références portant plus particulièrement sur la session du concours en France sont accompagnées de projets primés en Europe, cités pour leur caractère emblématique.

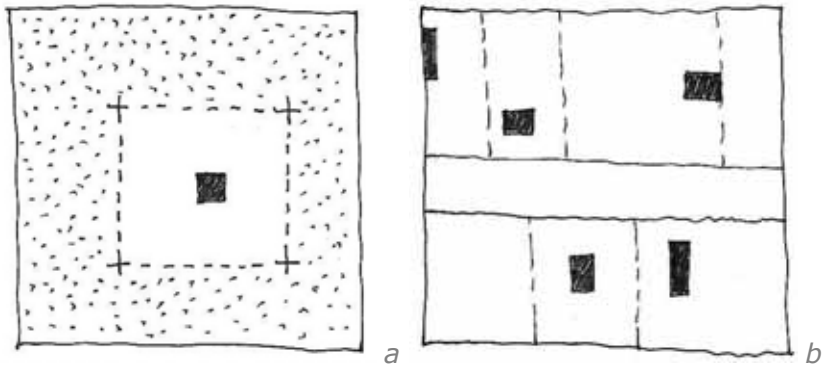
Le corpus a d'abord pour objectif d'explorer les aspects contemporains du concept de nature, qui est objet d'interrogation philosophique et support des dispositifs d'aménagement du monde. La méthode employée part des « replis » d'une pensée en projets, pensée qui assume le risque de la géométrie comme les mots, souvent, demeurent brouillés par une antériorité sémantique. Plus que chacun des développements, que chacune des figures, c'est la multiplicité des projets, la diversité des figures entrelacées qui permet ici l'exploration. Ce défrichage, s'il est opératoire

pour la nature, l'est aussi, on s'en rendra compte, pour la notion de *développement durable*. Récente, cette notion est aussi particulièrement floue - les projets s'en réclament d'ailleurs fort peu - ou sans pertinence véritable. Mais au travers des figures exploratoires de la nature, le *développement durable* trouve quelques bornes, quelques lignes directrices, elles aussi en devenir, dont les projets accumulés affinent les contours.

1.3 Les dispositifs[1] de nature : mesures ou méthodes ?

Les dispositifs explorés peuvent être considérés selon deux points de vue opératoires :

- ils permettent une approximation, dans le temps et l'espace, de relations et de liens, de lieux et d'événements. Dans ce sens, ce sont des « constructions » du monde, permettant d'en établir ou d'en évaluer des *mesures*. Où et quand commence le lien entre public et privé, par exemple, est une question que ces dispositifs résolvent de manière différente ;

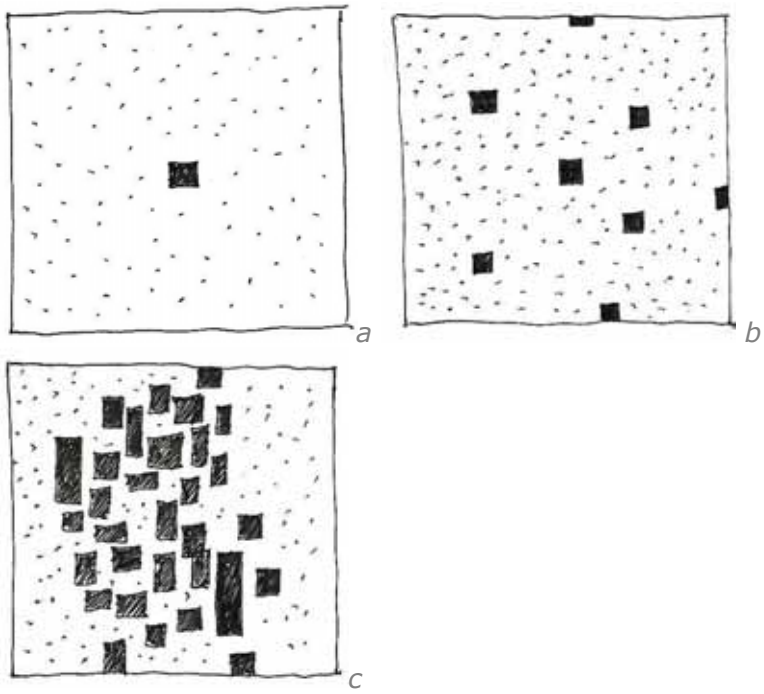


Modèles en crise

[1] « Dispositif » a ici un sens très approprié au propos puisqu'il s'agit de « placer en séparant distinctement, et par suite arranger, ordonner, régler » (Alain Rey) ;
« agencement » est une autre possibilité lexicale, pour désigner ces figures thématiques de l'espace, telle que l'a utilisée Gilles Deleuze

Les outils performants du découpage du sol sont aujourd'hui en crise : le modèle de la parcelle comme unité fondatrice est remis en cause par la plupart des projets.

- mais ces agencements sont aussi une position méthodologique ou mieux, un cadre de pensée. On pense par exemple aux figures de Deleuze (le pli, le rhizome) qui constituent une vision du monde et un mode exploratoire et non pas une construction « géographique » du monde. Les figures de la nature sont parfois transposées pour établir les règles du jeu, l'ordre des processus, etc. A l'analogie organique - la ville comme un organisme vivant, souvent transposée comme une forme du vivant - se substitue l'analogie du mode de fabrication, essentiellement fondé sur l'incertitude. Cent ans après la physique quantique - états limites, effets de seuils, indétermination probabiliste, ambiguïté liée à l'observation du monde -, plusieurs décennies après l'apport fondateur des mathématiques aux sciences économiques, la pensée sur la ville intègre des figures de l'indétermination là où seuls les périmètres pythagoriciens avaient cours. On parle désormais de bords flous, d'effets diffus, de configurations probables, là où la géométrie architecturale fixait avec gravité le dedans, le dehors, et chaque parcelle éternellement attachée à son sol.



Paradoxes : *Un des paradoxes du rapport à la nature aujourd'hui, que les dispositifs tentent d'aménager : l'imaginaire d'un lien essentiel et solitaire, d'une immersion originaire (a) ne résiste pas à la multitude(c). Il faut en réinventer les agencements.*

2.0 Trois thèmes-clefs pour les agencements de la nature : temps, altérité et lieu

On comprend donc bien qu'ici le concept de nature n'a plus grand chose à voir avec l'imagerie traditionnelle du « vert » : dans ces projets rassemblés, la nature n'est ni un foisonnement végétal indécis ni cet interstice chlorophyllien naguère concédé dans la construction des objets. Les territoires naturels et construits se fondent en un seul objet complexe, que le projet interroge et remodèle, dans une perpétuelle genèse. La nature est ici socle et ciel, climat et support, elle est durée et phénomène. Elle devient enjeu politique, objet d'un partage ou d'une juste mesure. Elle opère aussi par une transformation de la vision du monde. Le projet se réapproprie les interprétations que la science, face à l'énigme du monde et de la nature, s'est résolue à expérimenter : rien n'est strictement défini ni localisé, le probable est toujours possible, l'accident est une forme particulière de l'ordre, l'espace-temps demeure discret - ici et là.

Trois catégories d'agencements sont issues de ces réflexions, catégories liées aux thèmes du *temps*, de *l'altérité*, du *lieu*.

- *le temps* : la prise en compte des temporalités, de l'événement le plus ponctuel et le plus imprévisible aux très longues durées géologiques, est à la base de la plupart des projets. À ces durées presque coutumières se superposent les modèles de l'enchaînement et de l'indétermination. Le *projet-processus* est depuis longtemps un leitmotiv. Il est désormais aléatoire, intègre la surprise, la variation et l'imprévu.

- *l'altérité* : les dispositifs posent des questions plus *éthiques* ou politiques. Le lien à la nature est souvent présenté sous sa forme transcendantale, presque métaphysique, de l'individu au monde. La nature n'est plus une épreuve solitaire. Ce n'est plus l'occasion d'une expérience, ni le prétexte d'une révélation de soi : Rousseau ou Thoreau ne sont plus les repères dans cette approche contemporaine du territoire. Dans la plupart des projets, la nature est l'occasion d'un partage, c'est le nouvel espace public. Les limites de l'extériorité rejoignent celles de l'altérité.

- *le lieu* : révéler les singularités revient souvent à établir ce qui dure et ce qui est passager, ce qui fonde et ce qui est simple geste. C'est ici la question de l'échelle qui est en jeu. Les éléments géographiques et la construction complexe de résonances ne sont plus seulement supportés par l'espace euclidien de la carte (où les *régions* sont emboîtées ou concomitantes) mais par un espace désormais *discret*, un espace constellé par la séparation et la discontinuité.

2.1 Thème du temps

La texture et le flou

Si le mot *tissu* reste encore accolé à urbain, au paradigme de la ville dense historique où la nature n'avait sa place immuable que dans le cadre des parcs et jardins, la *texture* offre une nouvelle interprétation, fondue, incertaine, des limites entre le construit et le paysage. L'association fond/figure chère au mouvement moderne[2] disparaît au profit d'un entrelacement plus complexe. Le bord net rassurait : là est le parc et ses grilles, là est la rue, là est l'îlot. L'espace public en deçà de la limite, la sphère privée au delà. Les deux programmes, les deux statuts étaient naguère bien distingués par l'épaisseur du plan coupé.

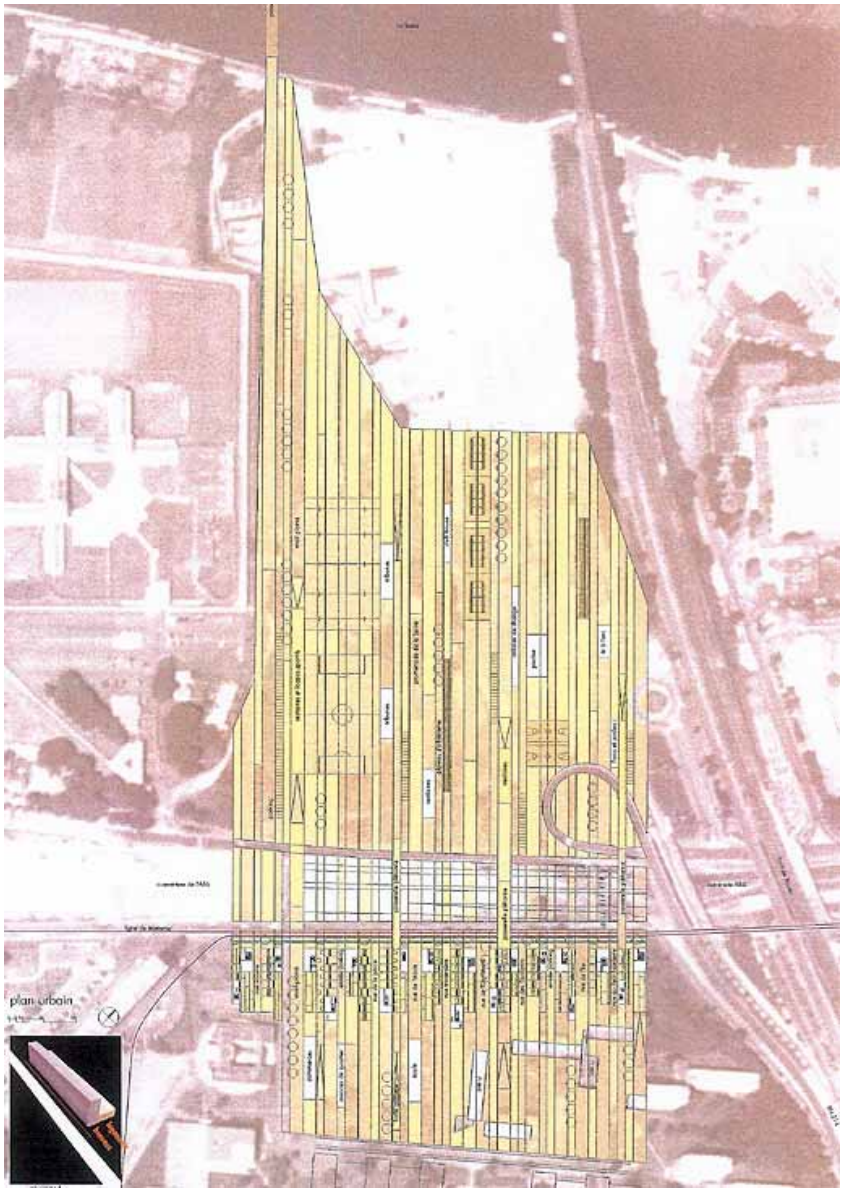
A Nanterre, la texture fine du projet « A ciel ouvert [3] » s'étend de manière régulière sur la totalité du site d'intervention. Les « bandes programmatiques » qui en forment les brins sont « tantôt place, tantôt rue, tantôt

2 Le Corbusier, par exemple, publie en 1925 la photo d'un bord de rivière presque entièrement couvert de végétation et déclare : « tel pourrait être le sol de la ville contemporaine… »

3 « Ciel ouvert », Nanterre, (F), lauréat, Laurent Gravier (F), Sara Martín Cámara (E). Dans tout le texte suivant, les éléments entre guillemets illustrant les projets sont les citations des architectes auteurs.

espace de voisinage, tantôt treille… », elles créent des « lignes d'activité qui génèrent des relations transversales et dissolvent la limite de l'autoroute ». Les fragments établissent le motif par leur échelle commune (relativement réduite), leur identité géométrique analogue et leur indéfinition programmatique. Cette multiplicité contrastée forme un paysage de plaques ouvertes vers le ciel. Les auteurs défendent ici une forme de flou paysager qui rassemble une incertitude programmatique très contemporaine et les principes hérités du mouvement moderne - on pense au rôle des toits « habités » des cinq points, et à leur évolution, sous l'impulsion de Team-Ten, en un entrelacement de sols obliques et de toitures véritables. Peu importe la forme définitive, l'objet instantané n'existe plus : il ne reste que les possibles tissages du temps et du système paysager. En Espagne, le projet lauréat de La Unión, "Tissu du bonheur"[4] radicalise cette expérience, l'idée même de *plan masse* disparaît au profit d'un pur motif démultiplié à l'infini.

La Union, Murcia, « Tejido de la Felicidad » (L)



Nanterre, «A Ciel ouvert » (L)

4 « Tejido de la Felicidad », La Unión (E), lauréat, Maria Auxiliadora Gálvez Pérez (E), Izabela Wieczorek (P).

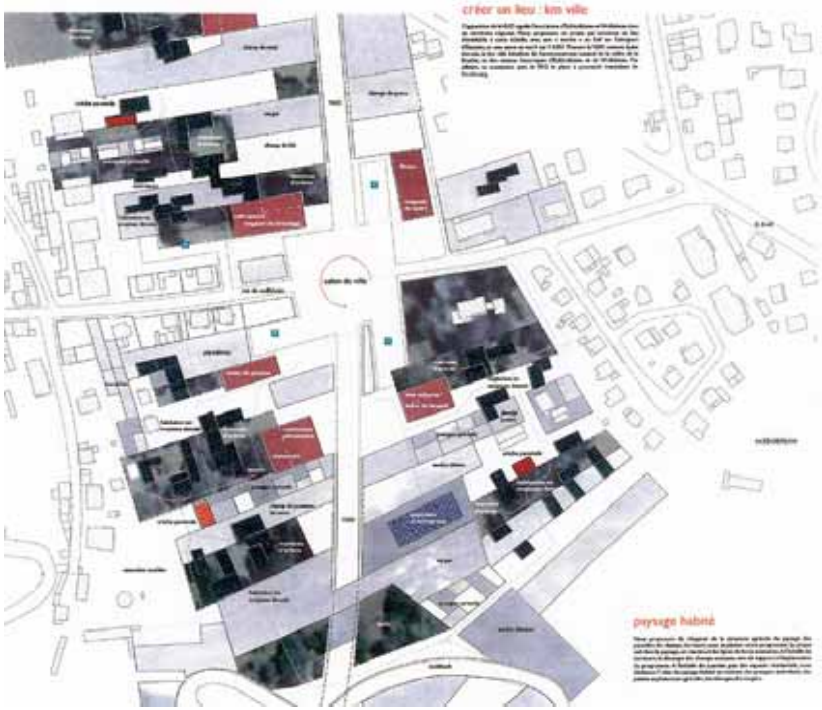
Le bord et l'indéterminé

L'interprétation de ces variations temporelles peut conduire à des dispositifs dont la forme générale est très proche de celle à laquelle nous sommes habitués (une place, un îlot) mais dont la position n'est pas exactement définie, ou qui intègre en son sein une part d'incertitude. À Eckbolsheim, le projet "km ville : le paysage habité"[5] propose des pôles de centralité offrant services et animations urbaines au carrefour des routes reliant deux villages avec la future voie d'agglomération. Ces lieux, nommés « salons de ville », ne sont ni des places, ni de véritables carrefours. Leur tracé constitue une vaste respiration dans le parcellaire agricole préservé et densifié peu à peu. L'asphalte de la voie s'étend de manière incertaine jusqu'aux limites parcellaires, « la voirie et l'espace public sont traités dans la même matière, perméable et peu bruyante, élastique »…« le paysage habité [est une] règle d'implantation selon les lignes de force existantes et le salon de ville [un] outil permettant la juxtaposition des activités ». Ces éléments s'y ajustent comme on déplacerait les meubles d'un salon pour l'adapter aux circonstances du moment.

Le jeu offert par cette image de mobilier, dont on devine les combinaisons, se décline et s'enrichit par une métaphore plus biologique dans "Virus"[6] à Izola. Des « paquets » (packs) se répartissent comme des graines sur le site. Chaque élément a un potentiel de croissance prédéfini. Les paquets étendent leur aire d'influence jusqu'à ce que cette croissance optimale soit atteinte, ceci selon les conditions d'ensoleillement, la topographie, etc.

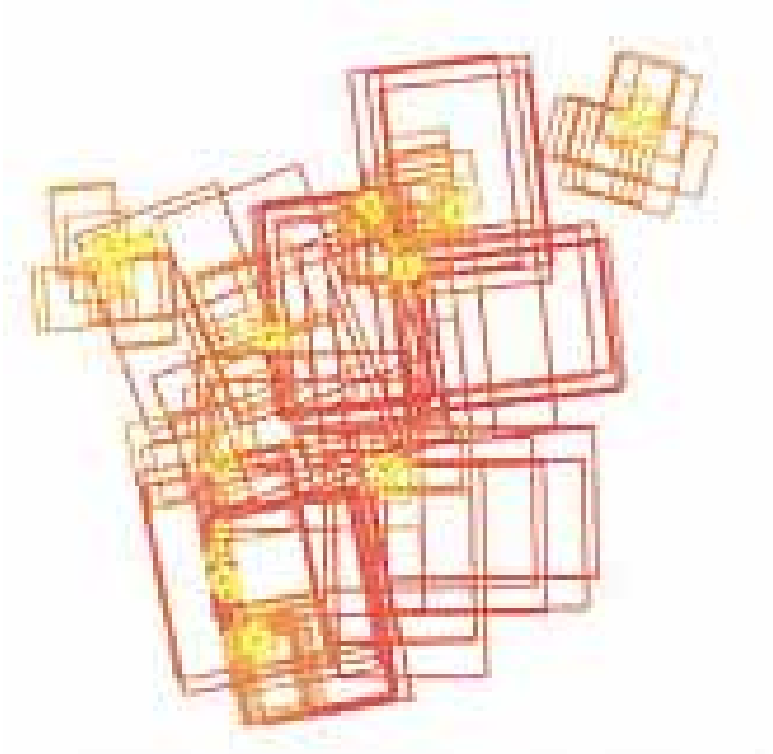
Les variations y sont contenues dans une certaine limite, on « réduit le degré d'incertitude » par les règles de croissance fixées. La densification se fait par contamination progressive selon une procédure contrôlée. Le processus semble assez semblable au « mode de production réglementaire » de la ville. Mais la position originelle des cellules souches et leurs différents potentiels forment une image inédite de l'incertitude. Le diagramme proposé est plus proche des représentations modernes de l'atome : on connaît la nature de l'objet et sa structure, sa localisation moyenne, mais sa position précise n'est à nul moment définie. Entre ces cellules expansives, on définit l'espace public interstitiel comme un « airbag » évitant la collision des objets construits.

Ce projet propose une nouvelle *morale* des limites d'urbanisation : la prolifération presque monstrueuse de la densité est assumée, ses bords identifiables sont mouvants jusqu'à un certain point d'équilibre, le plan exprime le pouvoir de régulation d'une *résistance*.



Eckbolsheim « KM ville : le paysage habité » - Salons de ville

5 « km ville : le paysage habité», Eckbolsheim. Projet remarqué lors de la première expertise, débattu, non retenu par le jury.
6 « Virus », Izola (Slov), mentionné, Isabel Fernandez Garcia (E) & partenaires.



Isola (Slv) « Virus » (M)

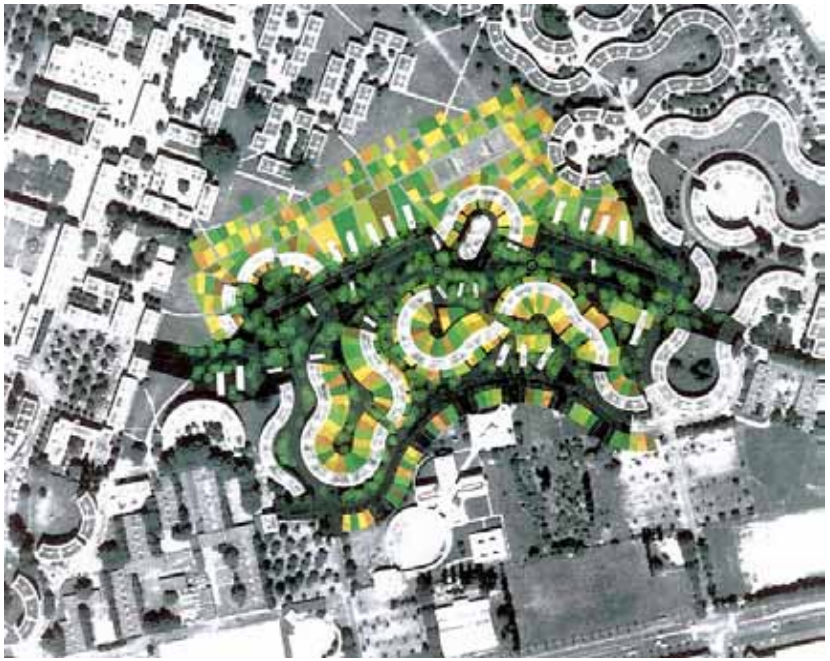
La matrice et les permutations

Parmi les apports plus ou moins revendiqués des paradigmes de la science à ces expériences architecturales, la matrice occupe une place de choix. Ce n'est pas nouveau, sans doute : le tissu urbain traditionnel est en substance une grille dont les « cases » gardent un étonnant pouvoir de mutabilité.

A Grigny, "Premier plan"[7] redessine le sol continu conçu par Émile Aillaud, en opposant un boulevard, « surface-support », ouvert à tous les usages, et un parcellaire de jardins. La transposition d'un imaginaire agricole est paradoxale : le tracé rectilinéaire des parcelles s'affirme au nord, se tord contre les circonvolutions du bâti, à la fois autonome par la régularité de son grain et interdépendant des lignes initiales, formant une matrice d'un nouveau type, abstraite, réglée, mais aussi libre, infiniment variée, contextuelle[8].

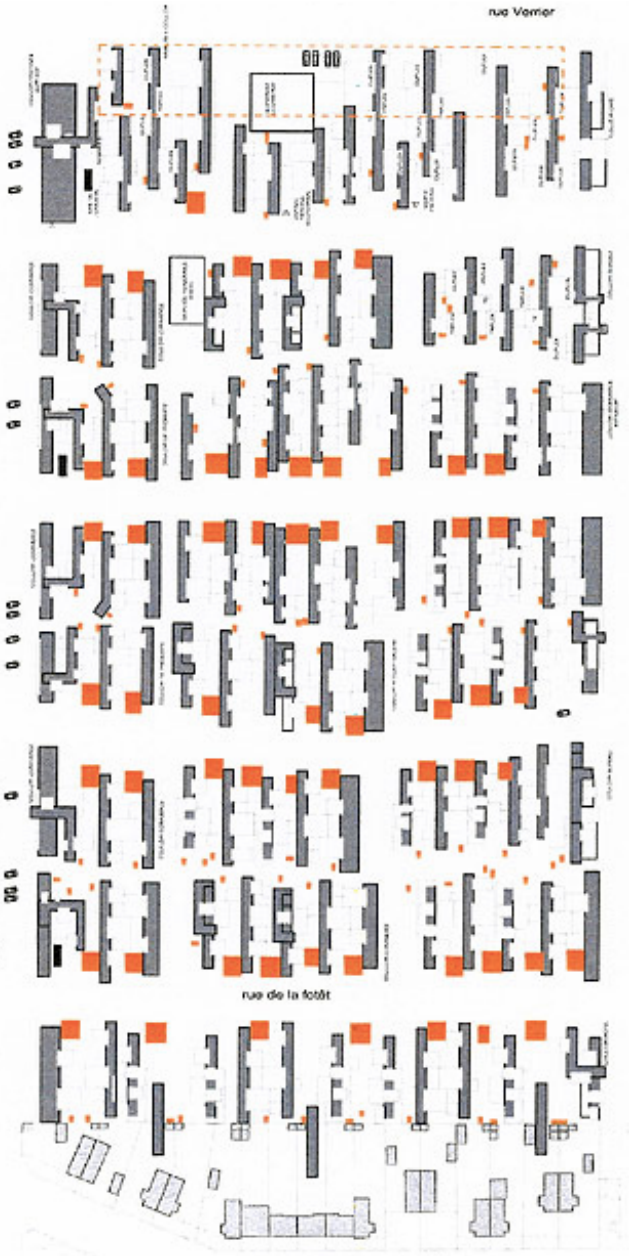
"Fertile strips"[9] fait d'une trame serrée et hyperdense, sans accident, une revendication : « un développement jusqu'à saturation de l'espace (pour) se fondre dans l'anonymat, dans la banalité du quotidien et des habitudes, voilà le but ultime ». Le risque, bien entendu, est de masquer sous une indéniable force graphique un simple plan de lotissement, sans obtenir de la sédimentation temporelle la richesse d'un tissu de faubourg patiemment densifié sur des lanières agricoles. Les grilles combinatoires récentes utilisent d'autres moyens : les parcelles étroites de Borneo Sporenburg[10] - à la fois expression d'un processus et forme revendiquée - sont indissociables des vastes vides des bassins et du rythme donné par les méga-objets ponctuant le motif.

7 « Premier plan », Grigny (F), mentionné, Willy Vazzoleretto (F), Philippe Saillé (F).
8 Ce modèle géométrique peut faire penser aux déformations de la grille américaine sur le sol, comme Florence Lipsky l'a mis en évidence dans son travail sur San Francisco. Les édifices d'Émile Aillaud sont ici l'élément pré-existant, équivalent à la topographie.
9 « Fertile strips », Valence (F), mentionné, Guilhem Bastide (F), Guillaume Geminard (F).
10 Projet urbain de West 8 (Adriaan Gueze et partenaires), bâtiments de Hans Kolhof, Jan Neutelings, MVRDV, etc.



Grigny, « Premier plan » (M)

Valence, « Fertile strips » (M)



Reims, « Couloirs à Vivre »

Le déjà et le voici

Si la plupart des projets imposent au site une véritable refondation, un bouleversement des tracés du lieu, certains superposent à l'existant un dispositif paysager qui détourne et se nourrit des lignes de force existantes. "Monsieur Chat"[11] procède de cette attentive appropriation. Le site de Nanterre est interprété comme un *paysage vernaculaire*[12], dont les usages installés et toujours évolutifs, « l'économie souterraine, du garagiste à l'aumônerie ambulante », constituent la véritable armature (…) « la frange nord-est de Nanterre Université n'est pas un non-lieu ».

Le projet ne conditionne pas l'attention au *déjà-là* à une disparition, une adaptation discrète. Certes, l'existant est reconnu, mais il y a aussi un *voici*, la présentation magistrale d'une nouvelle occupation. L'assimilation n'est pas synonyme d'une fade intégration. Comme on le verra, le projet révèle ainsi une posture emblématique du développement durable, il assume la densité et l'action en maintenant la liberté du sol, les conditions de la gouvernance et le potentiel de l'existant.

Nanterre, « Monsieur Chat » (C)

11 « Monsieur Chat », Nanterre (F), cité, Thomas Saint-Yves
12 Au sens de territoire habité, défini par John Brinckerhoff Jackson, in « Discovering the vernacular landscape », Yale Univ. Press, 1986. Édition Française, Actes Sud, 2003.

Le disponible et le possible

Aux dispositifs localisant chaque usage, adaptant les caractéristiques spatiales à de supposées fonctions urbaines, s'oppose l'idée du livre ouvert, d'une surface disponible à toutes les appropriations. Un espace « lisse[13] » dont les variantes d'agencements sont infinies et prennent corps dans le geste. L'étendue de "Playscape"[14] à Drancy est un support offert à tous les flux, une remise en jeu incessante des équilibres de l'urbanité. Les images hyperminérales données par les concepteurs ont sans doute faussé le débat, atténuant la cohérence de la proposition qui associe à ce vaste champ de possibles une réponse très fine pour les rez-de-chaussée et des extensions domestiques et variables pour chaque logement, dans une nouvelle épaisseur de la façade. Ce projet répond, selon les auteurs, avec beaucoup de pragmatisme aux demandes exprimées, point par point. C'est une belle démonstration. Mais il faut noter aussi le courage de s'opposer aux contradictions de la résidentialisation en insistant sur la générosité foncière - aux sens littéral et technique du terme - d'un espace collectif remodelé.

13 G. Deleuze et F. Guattari, « Mille Plateaux », éd. de Minuit, Paris, 1980, p. 506. Les auteurs y distinguent deux types d'espaces qui n'existent en fait que dans leur mélange : l'espace strié du sédentaire, marqué du sceau de l'Etat, et l'espace lisse du nomade qui est un système ouvert. On pourrait constater que de nombreux projets tentant de connecter artefact et nature explorent des agencements ou figures rejoignant plutôt les espaces du lisse en privilégiant les multiplicités, les contaminations, les fluidités, les interstices, les forces, les « géométries mineures, opératoires, du trait ». Deleuze précise à propos des agencements de l'espace lisse : « Ce flux opératoire et expressif est aussi bien naturel qu'artificiel : il est comme l'unité de l'homme et de la Nature. Mais en même temps, il ne se réalise pas ici et maintenant sans se diviser, se différencier. On appellera agencement tout ensemble de singularités et de traits prélevés sur le flux – sélectionnés, organisés, stratifiés – de manière à converger (consistance) artificiellement et naturellement : agencement, en ce sens, est une véritable invention ». Les questions des seuils, limites, l'exploitation des ruptures et hétérogénéités y sont centrales pour inventer certaines « manières d'occuper de nouveaux espaces-temps » qui privilégient l'importance et l'impact de la manière informelle, du devenir, et l'invisible de la vie.
14 « Playscape », Drancy (F), lauréat, Massimo Ciuffini, Ketty di Tardo, Alberto Iacovoni, Luca La Torre, Francesco Careri, Alexander Valentino (I).

Drancy, « Playscape » (L)

Dans ce projet de Drancy s'exprime le refus d'un renoncement au partage. Les multiples replis du temps - justement révélés dans la disponibilité d'un support où tout est imaginable - fondent le dispositif. La gêne compréhensible qu'a pu générer ce projet, au niveau des experts, du jury ou des responsables politiques, montre à quel point la définition de l'espace public, aujourd'hui, a perdu toute évidence. Ses contours nouveaux restent à inventer.

2.2 Thème de l'altérité

Dans ce contexte de crise du bien commun, où cohabitent tous les paradoxes, la nature semble jouer un rôle inédit. Nouvel Eldorado, elle offre un potentiel de consensus inexploité, et permet de rêver à une urbanité retrouvée.

L'assurance du paysage : le parc et le jardin, le « green » et le « crescent », …

Le paysage rassure. À défaut d'être original - rappelons-nous Alphand et Olmsted - le parc proche valorise tout un quartier. L'unité se fait ici à une échelle plus large, chaque entité étant clairement séparée (c'est, en quelque sorte, le contraire de la texture). Le parc devient la figure de référence et le lien entre ses bords. Les exemples ne manquent pas, certains paradigmatiques (Monceau, Bath, Central Park), d'autres mis en place récemment (Bercy ou Citroën-Cévennes, à Paris). L'intérêt du projet "Matrice"[15] de Reims n'est donc pas tant le parc lui-même que la manière dont il organise un lien entre quatre quartiers naguère aveugles l'un à l'autre : un ensemble de barres, un faubourg tout en lanières, une cité-jardin rémoise et une friche de terrains militaires, principalement dévolus au sport. Les bâtiments disposés autour du vide déclinent ces variations, donnant au site une lecture commune, rendant complice la barre et la villa. Une hybridation dont le parc est le catalyseur, susceptible de marier les contraires, qui « porte en [elle] l'histoire du site et conforte Reims dans son statut de ville patrimoniale en accord permanent avec une réelle modernité. La matrice [du site] vient de changer, retisse l'histoire du lieu comme une politesse rendue à la ville ».

15 « Matrice », Reims (F), lauréat, Nicolas Toury (F), Antoine Vallet (F).

Reims, « Matrice » (L)

D'autres projets font migrer les immeubles à l'intérieur du parc. A Reims, "La tectonique des îlots… sur l'herbe"[16] propose d'habiter au cœur d'un parc. Les références seraient aussi magnifiques que diverses - Le Vésinet, Tapiola, le Berlin de Bruno Taut… - mais on peine à imaginer aujourd'hui autre chose qu'un parc, et encore, à peine accessible. A Grigny, "Le Temps retrouvé"[17] tente une réinterprétation du sol de Aillaud comme un vaste parc, déclinant *crescent* et jardins de pied d'immeuble, associant aux célèbres nouilles de la Grande Borne un quadrillage orthogonal de potagers et d'allées. L'idée d'utiliser l'architecture présente, en la réintégrant dans un vaste parc, est séduisante. Mais transposer ici la superbe ordonnance de Bath supposerait une colossale mise en cause du bâti et le bouleversement du paysage.

Grigny, « Le temps retrouvé » (M)

Reims, « La tectonique des îlots,… sur l'herbe »

16 Projet remarqué au stade de l'expertise, non primé par le jury.
17 « Le Temps retrouvé », Grigny (F), mentionné, Raphaël Crestin, Romain Kiesgen, Léon Garaix (F).

Le Robinson pluriel : distances

L'immersion complète dans le milieu préservé est un rêve solitaire. Robinson est seul face aux éléments, à peine accompagné par sa « part maudite ». Cet isolement suppose une mise à distance. "Jardin-cité"[18] pose à Reims la question suivante : quelle pourrait être la distance minimale, le juste dispositif qui donnerait à cette Robinsonnade le pouvoir de la pluralité ? Un « éparpillement d'unités surélevées et fondues dans un jardin étendu aux limites du site ». Le dispositif est très étudié, proposant un mode de distribution original, résolvant avec habileté accès et stationnement - il n'y a pas de rues dans la forêt ! Les auteurs insistent sur la préservation du sol et sur sa mise en commun, dans un esprit oscillant entre le phalanstère et l'écologie revendiquée. Ainsi « les unités partagent le même sol et les familles le même respect de la propriété commune » et le modèle « met en valeur la possible évolutivité du site via la réversibilité du processus colonisateur ».

À Eckbolsheim, "Anastrophe végétale"[19] offre à deux échelles un paysage en partage. Depuis la voie qui traverse le site, les jardins privés constituent le cadre visible ; d'une parcelle à l'autre, et les habitants ont en commun une même ambiance de cité-jardin, où l'on devine le fouillis des appentis, la fébrilité des barbecues et le foisonnement des vergers et potagers. Les jardins « participent à un continuum végétal (délimitent) très distinctement deux espaces temps : l'un à l'échelle du territoire et du réseau basé sur la mobilité et la vitesse, l'autre à l'échelle du quartier et de l'habitat basé sur l'intime et la stabilité ». Ce paysage n'est ni ville ni campagne, « mais tous les intermédiaires possibles entre ces deux extrêmes ». L'originalité est ici de pérenniser, dans un site véritablement bouleversé par la voie, le caractère domestique du grand vide encore aujourd'hui cultivé. L'ampleur territoriale de la voie publique et la permanence paysagère des jardins privés s'équilibrent.

Reims, « Un jardin-cité »

Eckbolsheim - Wolfisheim, « Anastrophe végétale » (M)

18 Projet remarqué au stade de l'expertise, exposé à Graz, non primé par le jury.
19 « Anastrophe végétale », Eckbolsheim - Wolfisheim (F), mentionné, Daniel Gasser, Véronique Schoeny, Sébastien Arnold, Luc Perret (F).

La tentation de l'île, le havre et la prison

Le projet lauréat de Nanterre pariait sur la modulation d'une texture. "Rock the Casbah"[20], à l'inverse, radicalise l'insularité de l'intervention : une plate-forme, à la géométrie incisive, recompose le site, suspendue tel un vaisseau spatial. En ces temps de fusion et de connections obligées, la provocation assumée de l'île qui sépare, nous assure de l'élégance douteuse d'un monde introverti et ouvert sur le ciel.

Cette tentation de l'île est effectivement ambiguë : est-ce un havre de paix, l'utopie préservée d'un univers supposé plus harmonieux ? Ou bien est-ce un lieu de rejet, à l'image des bagnes d'Outremer ? À Valence, le site d'une ancienne caserne - naguère isolée - se convertit par le projet lauréat en une oasis légèrement décaissée, jardin public luxuriant. Autour de cette empreinte ombragée, "Sens dessus dessous"[21] installe un « nouveau concept de parcellaire, au-dessus de l'horizon », formé de dalles suspendues qui deviennent « circulation et espace commun semi-privé ou encore jardin, terrasse, loggia ou potager privé ». Nous n'avons pas ici une texture, mais une série de figures bien identifiées, séparées les unes des autres. En plan, les limites sont claires. Le tissage s'effectue en coupe, parvient à libérer le sol pour les traversées publiques. La contradiction entre la nécessité de clore et la volonté de fluidifier, de rendre accessible, disparaît dans l'épaisseur d'une nappe végétale, du *dessous* au *dessus*.

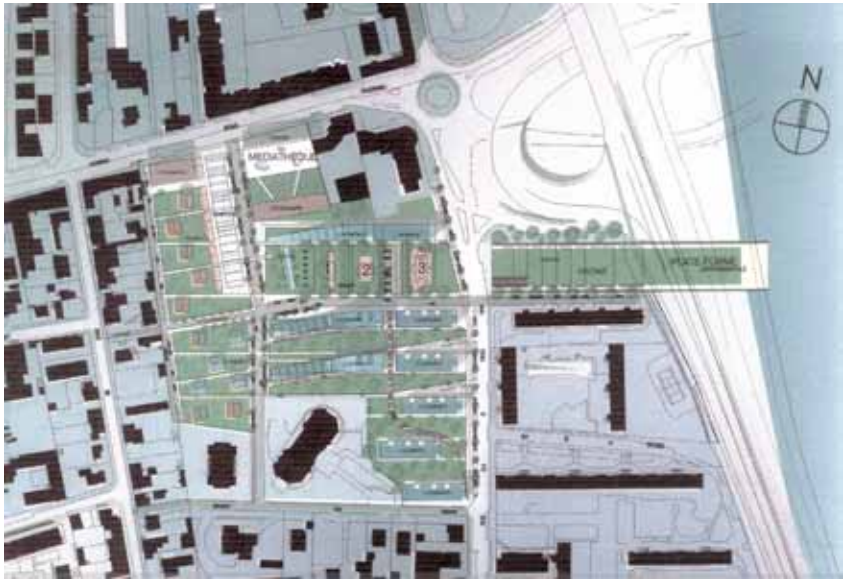
Nanterre, « Rock the Casbah »

Valence, « Sens dessus dessous » (L)

20 « Rock the Casbah », Nanterre, projet remarqué à l'expertise, exposé à Graz, non primé par le jury.
21 « Sens dessus dessous », Valence (F), lauréat, Mirco Tardio (I), Caroline Djuric (F).

La tresse et le peigne

Le passage d'un monde à l'autre est en effet toujours délicat. Si la rue et l'îlot disparaissent dans l'amplitude de parcelles immenses et que l'on ne veut pas lotir, re-découper, comment lier les bords contrastés du contexte ? A Villeurbanne, "Handshake"[22] propose à la fois un tressage des tracés existants et un dégradé d'un type à l'autre. Les pavillons se métamorphosent littéralement en une série de barres. « La rencontre de deux trames est-ouest, comme deux mains qui se serrent, génère ainsi des interstices, des poches vides, des espaces de liberté et de sociabilité. Le dispositif du dégradé ou de l'encastrement, comme deux mains aux doigts entremêlés, est aussi repris dans "Structurer le paysage"[23] à Murcia. Des plates-formes ouvertes comme les doigts de la main laissent le territoire naturel s'immiscer au cœur de la ville, à l'image des franges peignées d'un textile.



Villeurbanne, « Handshake » (M)

La Union, Murcia « Structurer le paysage » (C)

Cette géométrie de l'interstice, jouant de décalages de directrices, de dualités embrassées, se rapproche des entrelacs de la tresse. A Eckbolsheim, "Véritable Lieu d'une Incroyable Ouverture"[24], tour à tour serrés (la route) ou écartés (les pôles de centralité à l'échelle de l'agglomération). A Reims, "Glissements de terrain"[25] entremêle en coupe différents sols, comme si les 7 V s'étaient froissés, passant alternativement dessus puis dessous. « Un échange réciproque de milieux (…), liaison entre quartiers hétérogènes que confirme l'infiltration et la diffusion des espaces paysagers… - des bandes se succèdent, coulissant les unes sur les autres : alignement de bocage, rangs de vignes champenoises, graminées en batailles, parterre de coquelicots, forêt dense ».

22 « Handshake », Villeurbanne (F), mentionné, Frédéric Nakache (F), Fannie Orihuela (F).
23 « Structurer le paysage », Murcia (E), cité, Cedric Smal (F) et partenaires.

24 « V.L.I.O. », Eckbolsheim-Wolfisheim, projet remarqué à l'expertise, exposé à Graz, non primé par le jury.
25 « Glissements de terrain », Reims, projet remarqué à l'expertise, exposé à Graz, non primé par le jury.

Eckbolsheim, « VLIO »

Reims, « Glissements de terrain »

L'entrelacs est sans doute l'un des dispositifs les plus récurrents dans cette session, témoin, comme on le verra, de la difficulté à concilier l'omniprésence de la nature et le découpage fonctionnel des sols. On cherche à ménager la privacité et la fragmentation tout en reconnaissant l'importance des voisinages, des flux publics. Le tressage sépare et relie, distingue et unifie.

Rijeka, Hv, « Space green » (M)

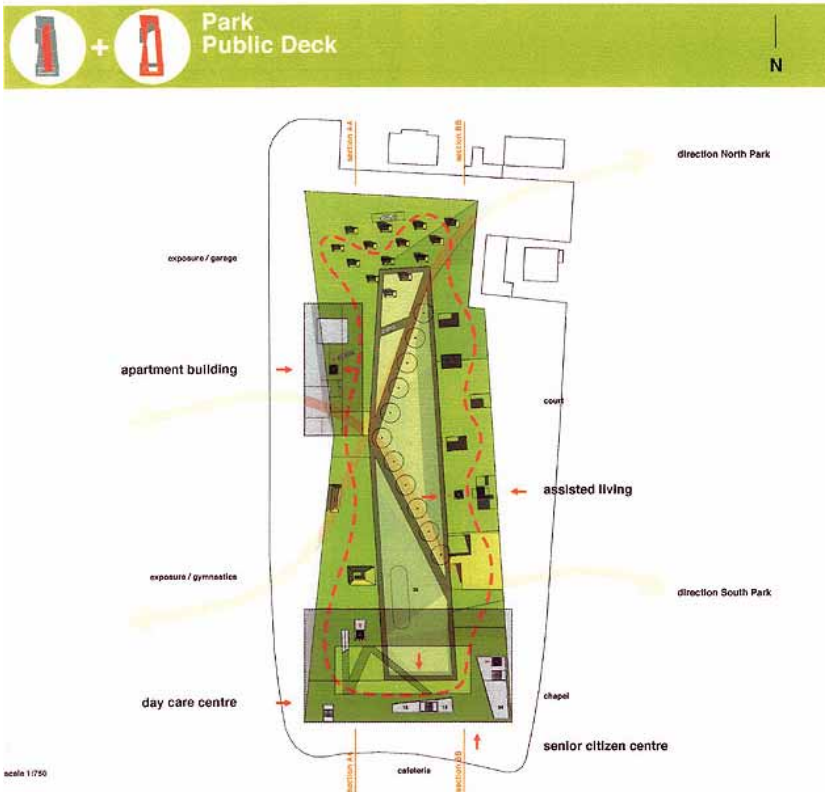
Burgos « Une main à six doigts »

Les synapses : rhizomes et interstices

La tresse reste orientée, fibreuse. L'immersion totale, où chaque parcelle est comme noyée dans un milieu naturel, est un ultime dispositif. Les édifices de "Parklife*"[26] sont unifiés par un vaste rhizome interconnecté, un parc végétal et habité : la moindre interface, le moindre repli ou interstice est prétexte à jardin. L'urbanité de l'espace public est toute entière portée par les combinaisons infinies de ces synapses vertes.

Grigny, « Au nom du père »

26 « Parklife* », Salzburg (A), lauréat, Rolf Touzimski (A), Daniela Herold (A).



Salzburg, « Parklife » (L)*

Le champ (le champ comme centre, le champ comme fond)

Ces agencements interstitiels ont déjà une histoire. On reconnaît, dans les effets graphiques ou les *mottos*, des références explicites aux fameux *foldings*. Plus surprenante et plus caractéristique de cette session est l'apparition remarquée du *champ* comme nouvel espace public fondateur. Au-delà de l'imaginaire agreste de la ville à la campagne, où les moissonneuses vont et viennent au pied des tours, "Brutus"[27] dessine à Budapest un quartier ouvert sur le vide des champs, une savante imbrication de terrasses et de blés.

Le champ est ici le fond de scène, mais il doit devenir, par extension, le ciment de l'unité du quartier.

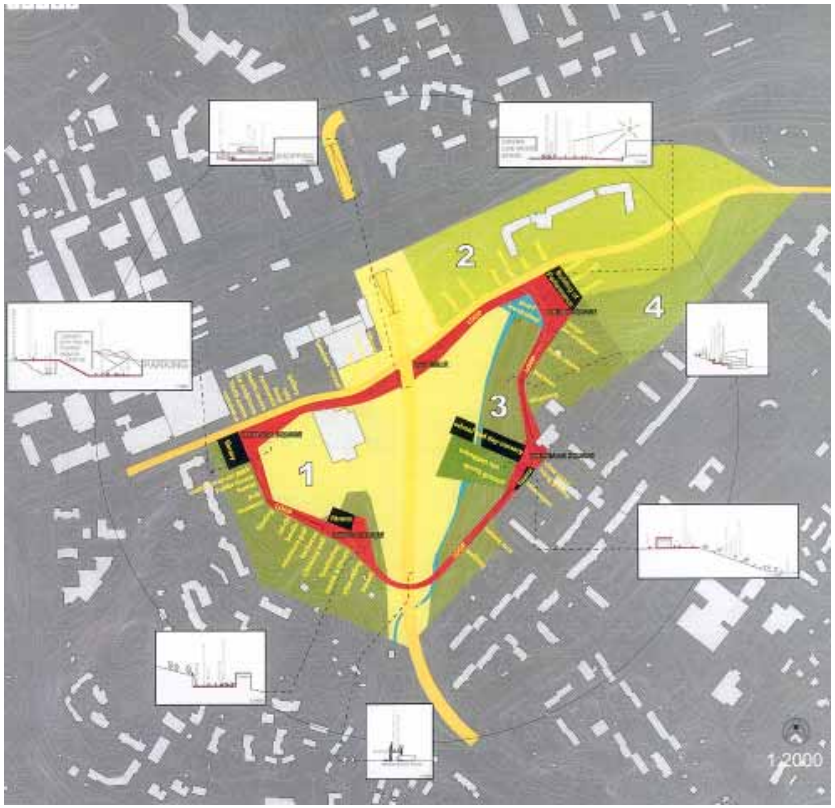
En Finlande, "Espoo loop"[28] s'organise autour d'un vide. Un scénario complexe de possibles programmes et d'une circonvolution de flux entoure un espace disponible, ouvert, une vaste prairie. Le champ est ici le centre, non plus la place traditionnelle, mais la respiration qui permet d'imaginer, tout autour, le rassemblement d'usages publics, d'équipements et de commerces. Le bord du champ, à la fois parfaitement délimité et variable à l'infini, est lui-même support d'une mobilité ludique et chamarrée, associant étroitement vélos, skateboards, piétons, skis et intensité des pôles d'animation.

Un autre référent territorial et social est établi, repère géographique d'une urbanité éparpillée, brillant par son absence.

Budapest, « Brutus » (M)

27 « Brutus », Budapest (H), mentionné, Giacomo Summa (I) et partenaires.

28 « Espoo Loop », Espoo (Fin), lauréat, Rasmus Rodam (DK) et partenaires.



Espoo, « Espoo Loop » (L)

2.3 Thème du lieu

La définition (ou l'indéfinition) de la limite entre nature et construit motive les dispositifs précédents : limite plus ou moins nette, plus ou moins dissolue, disparaissant, gommée ou révélée. On pourrait donc croire que la Nature est fondatrice de la plupart des projets. Mais la part géographique - celle du sol, du climat, du socle portant le site, de la géométrie issue des catastrophes, de la morphogenèse du territoire, de la prégnance de la géologie - n'est que peu souvent signalée, comme si le concept de nature était devenu générique, simple question de politesses réciproques entre deux milieux, d'atténuation des dures réalités d'une densité implacable.

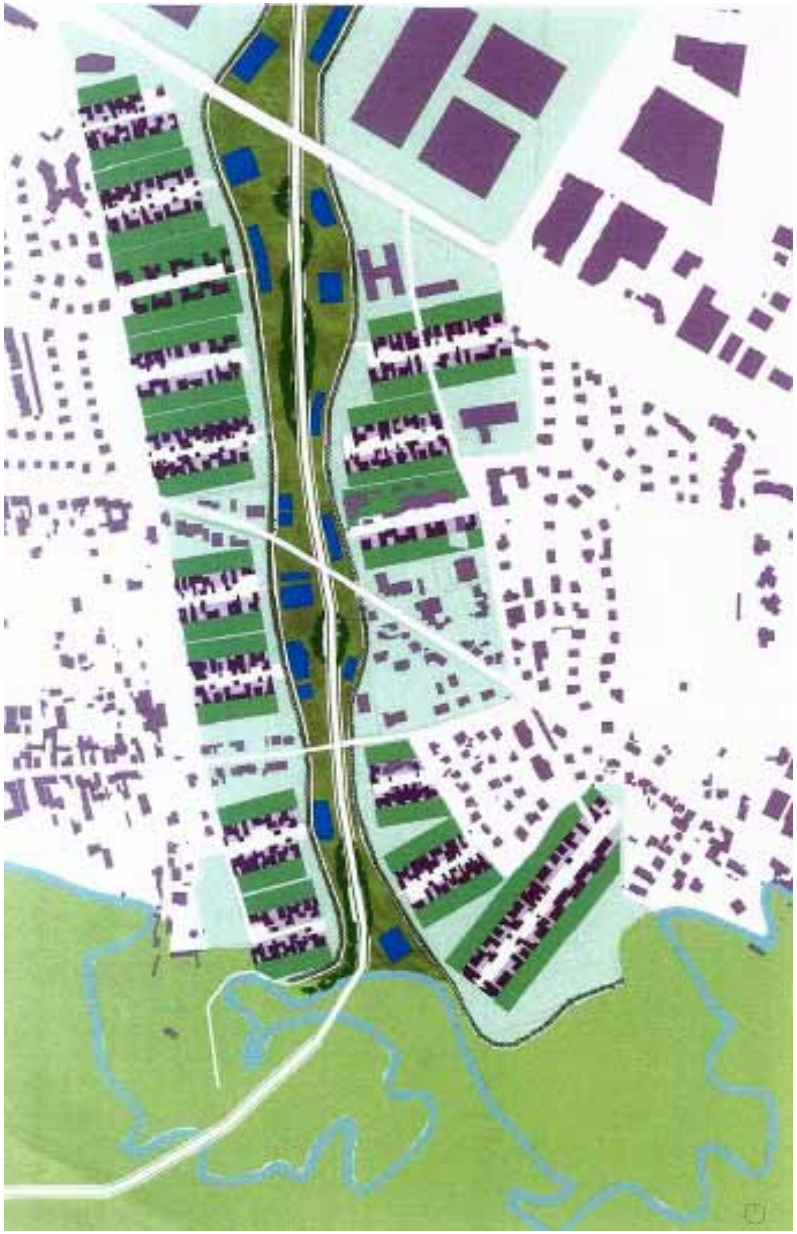
L'appui de la géographie

La géographie peut être une fondation, physique ou imaginaire. La révélation de la *physis* du lieu ancre le projet dans une très longue durée - car il a fallu des milliers de crues pour former le cours du fleuve, et il en faudra autant pour le défaire. Elle établit avec le milieu une humble reconnaissance et formule les raisons des dispositifs : d'où viennent les vents et le soleil ? Comment porte le sol, où coule l'eau… ? Par l'imaginaire, la géographie établit une complicité plus complexe entre le milieu et le projet. Ainsi, dans "La ville est un long fleuve tranquille"[29], une analogie s'établit entre la voie nouvelle de l'ouest de Strasbourg et la vallée du Mulbach. Non seulement la voie consolide une bande naturelle, d'épaisseur variable, ouverte vers les vastes horizons inondables de la vallée et s'étendant jusqu'aux Vosges, mais elle se constitue, comme un cours d'eau, selon deux lits majeurs et mineurs. L'épaisseur de la voie n'est plus réglée par l'accotement et le trottoir, mais par un bassin d'expansion, de largeur variable, accueillant dans une frange végétale équipements et services.

29 « La ville est un long fleuve tranquille », Eckbolsheim-Wolfisheim (F), projet exposé à Graz non primé par le jury.

Le contexte des sites sub-urbains de la session allait bien au delà de questions d'infrastructures, de morphologies bâties ou de limites. Les plateaux alluviaux de Valence et les vues potentielles vers le grand paysage des Préalpes sont à peine exploitées. L'importance du vide laissé par l'agriculture entre les villages, la configuration particulière du talus en balcon sur la vaste plaine inondable au sud et la structure constellée de l'agglomération de Strasbourg sont seulement effleurés par quelques projets ; les liens géométriques entre le contexte de la Grande Borne - l'île de France est une terre de sillons, de bornes et de lignes - et les variations de Aillaud sont oubliés ; à Nanterre, la proximité de la Grande Arche, la visibilité de l'Étoile sont évoquées, mais presque rien sur les liens avec le fleuve tout proche, sur l'horizon des boucles de la Seine, des Mureaux au Mont-Valérien. À Villeurbanne, la présence du canal de Jonage et du boulevard périphérique ne sont pas vraiment mis en perspective, pas plus que l'arrivée prochaine d'un tramway au sud du site de Drancy ne semble inciter à de plus volontaires refondations dans cette direction.

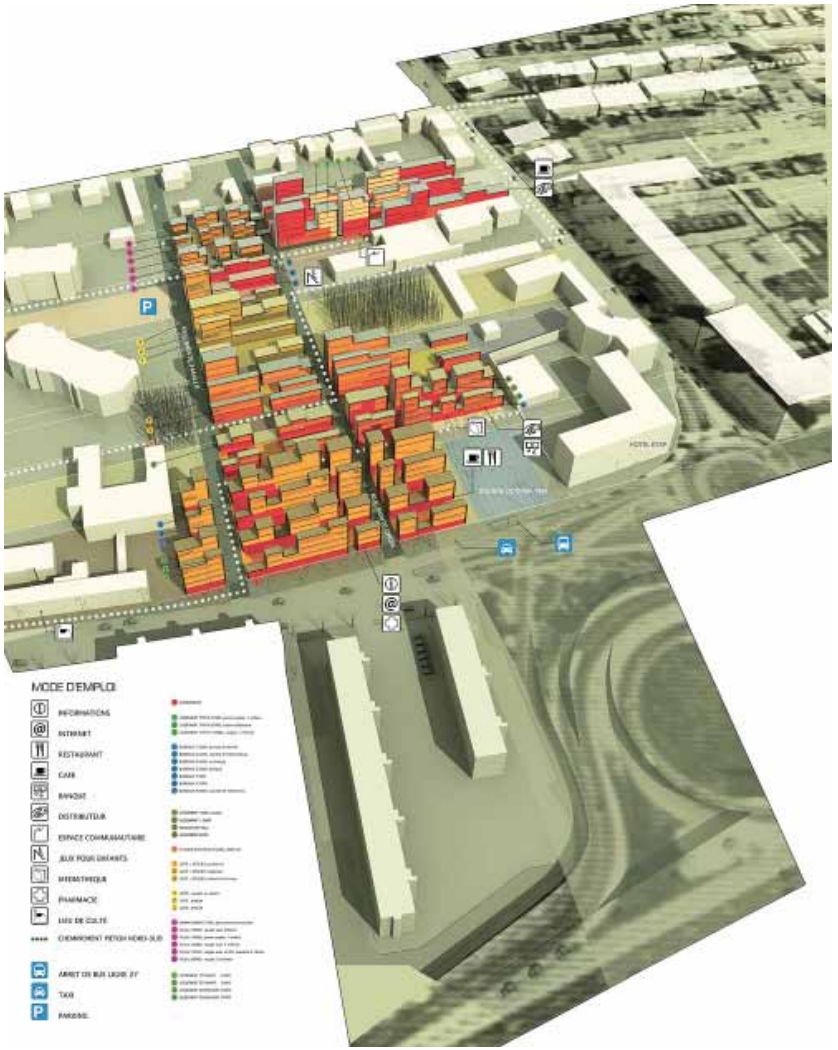
La dimension des terrains est importante, et les questions posées complexes. Mais les projets gagnent à ouvrir le champ, à s'interroger sur les liens physiques et imaginaires avec la proche géographie. C'est d'ailleurs, à Villeurbanne, ce que font les deux projets primés : "Handshake" s'étire jusqu'au canal, et "Skyline"[30] inscrit une continuité territoriale, jusqu'aux gratte-ciel. "Terrains d'échange"[31] propose une cartographie complète, inscrivant chaque action dans une raison plus large, à l'échelle de l'agglomération.



Eckbolsheim, « La ville est un long fleuve tranquille »

30 « Skyline », Villeurbanne (F), lauréat, Gilles Delalex (F), Yves Moreau (B/NL).
31 « Terrains d'échanges », Villeurbanne, projet remarqué par l'expertise, exposé à Graz, non primé par le jury.

Villeurbanne, « Terrains d'échange »

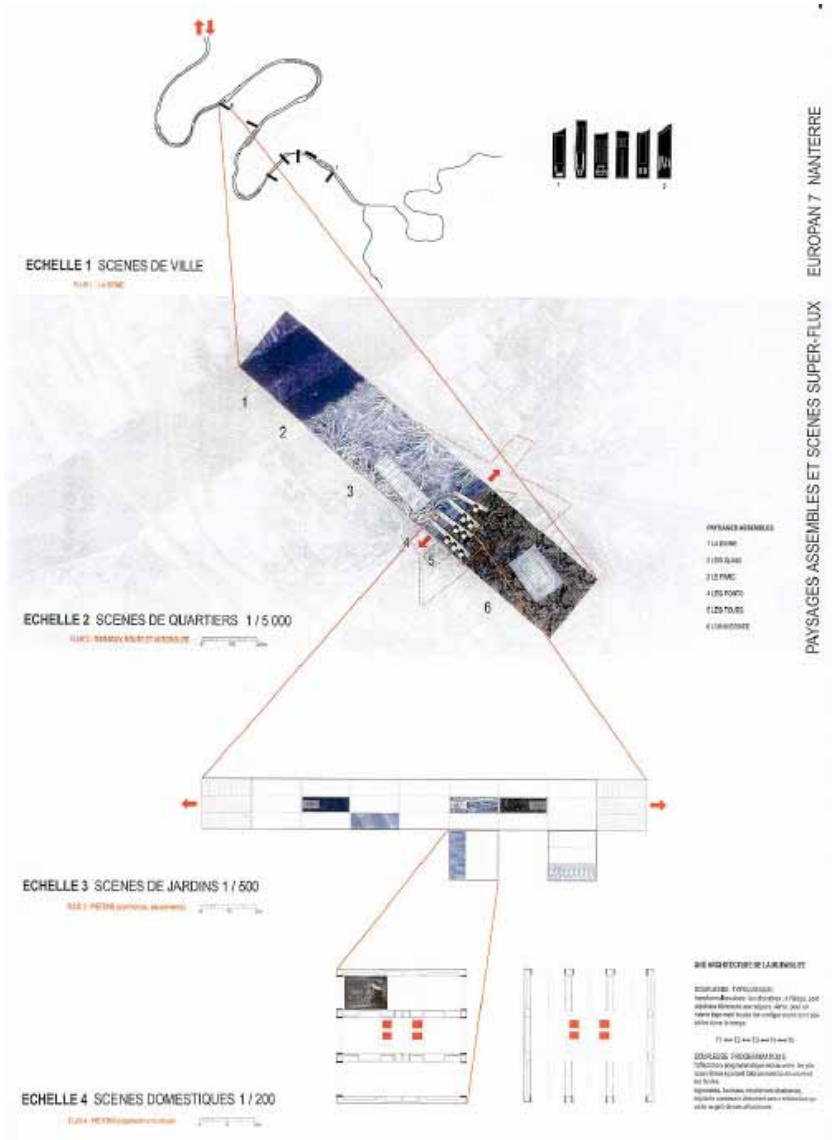


Villeurbanne, « Skyline» (L)

Fractales et résonances

La juste *localisation* du projet - son contexte, son assiette - n'est pas dans une succession d'échelles géographiques gigognes mais dans un entrelacement simultané d'échelles territoriales diverses. Ce qui est singulier ici est toujours plus ou moins récurrent là-bas, et le lien fondateur est parfois plus puissant avec le lointain qu'avec l'immédiate proximité. La géographie apporte les résurgences d'un socle désormais discret, les réseaux, les effets de maillage et de distorsion de l'espace-temps. On habite le lieu, parfois son contour immédiat, son voisinage, mais aussi les lieux du mouvement, l'étendue du paysage et les récurrences territoriales - gares, lieux de loisirs, commerces, …

A Nanterre, "Paysages assemblés et scènes superflux"[32] refuse le statut de frange donné au site, statut limité au point de vue communal. Ce site ne serait-il pas autre chose ? Habiter Nanterre-université, n'est-ce pas aussi partager les méandres du fleuve, les tours de la Défense, la puissance d'une agglomération ? Les diagrammes proposés par l'auteur sont tout à fait explicites : habiter ici, c'est dépasser le simple site, étendre son regard, habiter aussi un peu ailleurs, plus loin. À Halle, le projet lauréat "Wohnen zwischen zwei parks"[33] révèle bien cet entrelacement : on habite un jardin, ouvert sur un jardin plus vaste, entre deux parcs, eux-mêmes bords de l'horizon géographique de la forêt proche.


ECHELLE 1 SCENES DE VILLE
ECHELLE 2 SCENES DE QUARTIERS 1 / 5 000
ECHELLE 3 SCENES DE JARDINS 1 / 500
ECHELLE 4 SCENES DOMESTIQUES 1 / 200
PAYSAGES ASSEMBLES ET SCENES SUPER-FLUX EUROPAN 7 NANTERRE

Nanterre, « Paysages assemblés et scènes super-flux » (C)

32 « Paysages assemblés et scènes superflux », Nanterre (F), cité, Jean-Christophe Quinton.
33 « Wohnen zwischen zwei parks », Halle (D), lauréat, Béatrice Klein (D).

Halle « Wohnen zwischen 2 parks » (L)

Tous ces dispositifs généreux et volontaires doivent pouvoir, urgemment, confronter leurs principes fondateurs aux exigences d'une réalisation. Car leur critique n'est pas si évidente. Bien évidemment, les prétentions revendiquées à la disparition des limites, à l'effacement et à l'immersion agacent. On sait bien que les bords, les voies, le parcellaire ont de très bonnes raisons d'exister et de perdurer. Mais l'expression massive, cohérente, de ces dispositifs architecturaux différents témoigne bien d'une tension, d'une frustration, d'un désir pour le moins. Une critique trop rapide de ces projets primés à Europan - nécessairement radicaux au stade du concours d'idées - serait à vrai dire un peu facile : qui réussit véritablement à cette échelle problématique ? Détecter les faiblesses de ces projets ne nous dispense pas d'une réflexion sur la crise contemporaine de l'espace public, sur l'incapacité du politique comme du technicien à en estomper les contradictions et à dépasser les modèles essoufflés des lieux du partage.

3.0 Figures paradoxales significatives

Les dispositifs architecturaux ne sont jamais aussi purs qu'ils paraissent. Ils mettent en scène, parfois avec l'exubérance ou l'excès propre à toute forme de concours, les contradictions en jeu dans notre expérience du territoire : des désirs exprimés souvent entre deux extrêmes, deux gestes ou deux états apparemment incompatibles. On souhaite l'urbanité et l'intensité de la multitude où l'on espère aussi l'isolement et un rapport direct à la nature, et souvent la proximité doit conjuguer la disponibilité du lointain, la densité avec l'étendue…

Au croisement de ces agencements apparaissent trois *figures paradoxales*, qui mêlent les catégories du temps, de l'altérité et du lieu géographique. Ces figures nous renseignent sur les tensions qui existent aujourd'hui, à la fois dans les aménagements territoriaux et dans un nouveau rapport à la nature, éminemment politique.

Figure « champ versus parc habité »

Un élément naturel, le champ, devient le nouvel espace public de référence. La figure « champ versus parc habité » se détermine par les paradoxes entre :

- l'étendue et la limite ;
- le trajet singulier, solitaire et ouvert, l'absence de maillage ;
- la contamination sporadique : pas de mode d'emploi préétabli des franges, les interactions avec les bords ;
- le rassemblement et la mise à distance ;

Le champ évoque directement l'étendue offerte au regard comme au parcours : l'important ici n'est pas tant le bord du champ que sa surface exprimée comme la matrice d'accueil de gestes indéterminés. A l'opposé d'un parc habité, il n'y a pas de bornes, de chemins ni de secteurs qui donneraient des affectations, des fils d'Ariane pour s'y perdre et s'y repérer. Le champ est à la fois un vide, un labyrinthe sans tracé, un possible mis en commun. Il n'est pas anodin que cette figure ouverte infiniment surgisse comme un morceau de campagne au cœur de l'urbain. Il ne s'agit plus de « construire des villes à la campagne » mais d'inclure en ville un fragment emblématique de la campagne comme cœur et centre. Jusque dans la matérialité du projet, le choix est ainsi fait d'une rusticité certaine, en contraste avec l'espace public lisse et sophistiqué désormais générique. L'oubli manifeste des nécessités du maintien de l'artifice (un champ est d'abord cultivé) témoigne du primat de la symbolique sur une attitude plus pragmatique. Le champ est à la fois un lieu offert en partage et une émotion susceptible de régénérer l'urbain. Le bâti induit autour du champ des contaminations sporadiques, une exploration par l'usage de cette étendue végétale : cette incertitude brouille la netteté de la limite, lui donne une épaisseur, sans qu'elle soit matérialisée une fois pour toutes.

Le champ ouvert et disponible peut correspondre à ce que Deleuze et Guattari[34] citent comme *nomos*, espace nomade : « lorsque les grecs anciens parlent de l'espace ouvert du *nomos*, non délimité, non partagé, campagne pré-urbaine, flanc de montagne, plateau, steppe, ils ne l'opposent pas à la culture, qui peut au contraire en faire partie, ils l'opposent à la *polis*, à la cité, à la ville ».

Figure « immersion versus voisinage»

Les lieux construits sont immergés directement dans la nature, sans médiation, dans une immédiateté à fleur du bâti. La figure « immersion versus voisinage » se détermine par les paradoxes entre :

- la nature comme « seconde peau » qui crée une tension entre l'individu et les autres, un désir d'isolement qui entre en collision avec la multiplicité d'une société de masse ;

34 G. Deleuze et F. Guattari, « Mille Plateaux », op.cit., cf. « le lisse et le strié », p. 600.

- l'effacement de la limite et la nécessité d'une protection, à l'image d'un système de proxémie, ou analyse culturelle des systèmes de distances sociales[35] ;
- la recherche d'une coupure et les fonctionnalités urbaines, notamment en terme de mobilité ;
- les rituels sociaux de voisinage et l'imaginaire d'une sorte d' « homo urbanus » solitaire.

La nature comme « écrin » immédiat peut recouvrir des formes contrastées selon les cas : sauvage et inexplorée, rurale et maîtrisée, artificialisée jusqu'au décor. La nature comme ambiance est omniprésente dans les figurations des projets du corpus. L'ambiance, ce qui est autour, est ici exacerbée jusqu'à annuler les espaces de transition, dont on se demande d'ailleurs comment ils trouvent leur équivalent végétal. Cette vision extrêmement radicale, à la limite d'une imprécation magique, fait abstraction de la force de la construction sociale, idéalise la cohabitation en supposant qu'elle peut se passer de lieux et de liens construits : une nouvelle forme *d'urbanité forestière ou campagnarde* propose une nouvelle relation de voisinage, qui n'exclut pas la proximité, mais où l'urbanité naît de la nature comme milieu amniotique en commun.

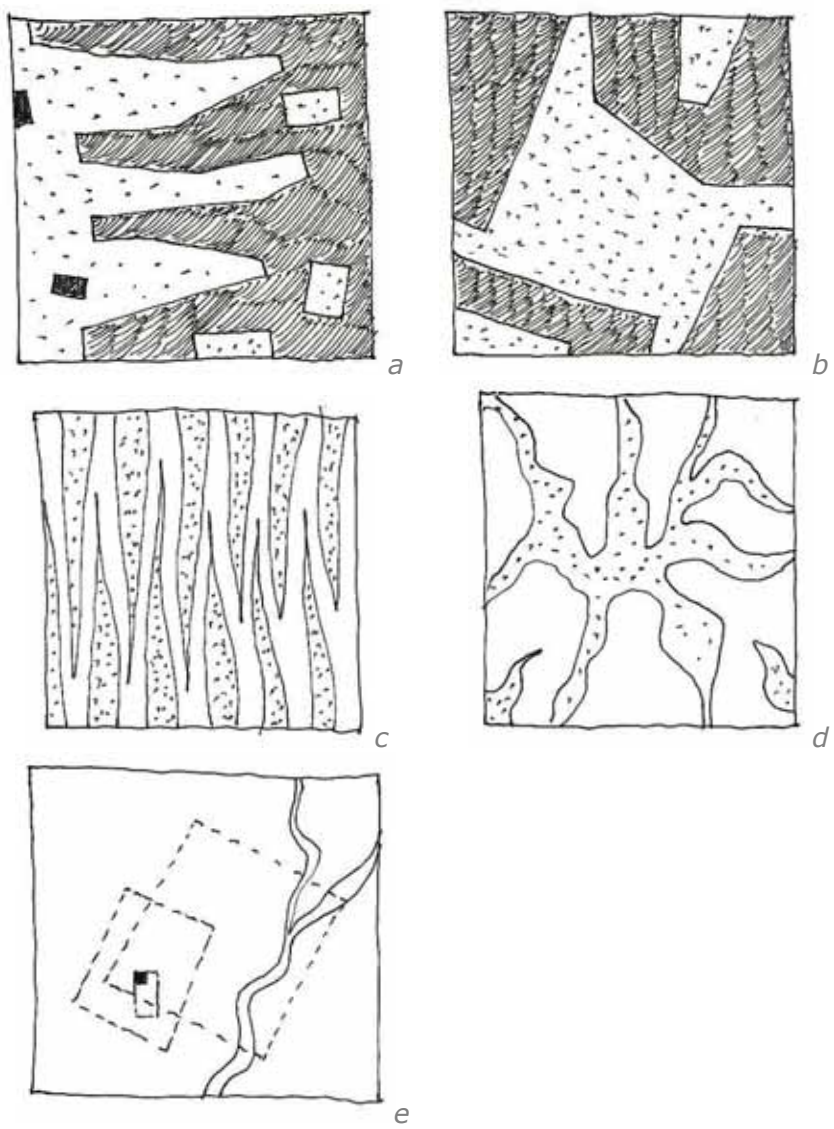
Figure «indécis versus prédéterminé »

Elle se détermine par les paradoxes suivants :

- la conscience de l'impossibilité de figer le devenir ne donne pas nécessairement les outils géométriques de sa figuration : comment dessiner le flou ? Si c'est impossible, comme bâtir le temps ?
- le souci de préserver les « possibles » s'accompagne toujours de celui d'éviter les catastrophes : il y a un *principe de précaution* implicite ;

le recours à d'autres modèles que ceux de la ville classique (maille, trame, hiérarchie, permutations parcellaires, typologies) se réfère souvent à des processus organiques. On peut néanmoins se demander dans quelle mesure ces correspondances sont opératoires et dépassent le formalisme de leur figuration. La confusion entre « forme souple » et processus évolutif est récurrente et peut conduire à des impasses, si elle se limite à des métaphores simplistes.

35 Edward Twitchell Hall, « The hidden dimension », 1966.



Quelques-uns des dispositifs qui instruisent les figures paradoxales : le peigne (a), le champ (b), le tissage (c), le rhizome (d). S'ajoute en (e) un dispositif d'entrelacement des échelles territoriales.

Des figures entre utopie et voyage, en Europe.

Ces trois figures récurrentes dans l'ensemble de la session Europan correspondent aussi à des « lames de fond » culturelles exprimées aussi bien par le cinéma, la poésie et la littérature que les autres formes d'arts contemporains, des prairies texanes de Donald Judd aux frontières diffuses de Tarkovsky, des pérégrinations des Stalkers romains aux étendues de Olafur Eliasson.

Dans ces projets Europan, la nature n'est plus la part maudite de l'urbain, il ne s'agit plus de « la ville contre la nature ». Cette nature idéalisée n'est plus ni une force aveugle et violente dont on se protège ni une réserve d'urbanisation. Elle est ambiance en ceci qu'elle se glisse autour de toute chose, qu'elle est lien et support, partout. L'éloignement entre ces figures nouvelles et les outils confirmés de la fabrication de l'urbain comme la difficulté que l'on devine dans leur prolongement opératoire ne doivent pas occulter la prégnance d'un désir de nature et d'urbanité conjointes. C'est vraisemblablement l'expression d'une utopie contemporaine : changer la vie et la forme des villes.

Cette dimension utopique est d'ailleurs nourrie par les métissages culturels induits par le concours Europan depuis plusieurs sessions. Ce n'est sans doute pas un hasard si les projets lauréats les plus forts sont souvent développés par des équipes du nord au sud, du sud au nord : les préoccupations environnementales pilotées par des Allemands à Barcelone, l'urbanité abstraite d'une équipe espagnole sur les rivages de Tromsø… L'expérience croisée de désirs disjoints d'urbanités et de natures distinctes fait naître de nouveaux modèles de transformation des territoires. A titre d'exemple, « Southern exposure » des espagnols Diáz Moreno et García Grinda à Jyväskylä (Europan 6, Finlande) installe dans la forêt des modes d'habiter insoupçonnables sans ce voyage de référence. On imagine quels effets ces projets une fois réalisés pourraient apporter, plus au sud, comme réponse à des situations critiques.

4.0 Éléments de définition des figures du développement durable

Le *durable* apparaît dans les projets sous la forme de questions en chantier, à peine amorcées, jamais véritablement balisées.

Bien plus gênant, cette notion se confond encore trop fréquemment dans les projets avec une version techniciste qui demeure encore aujourd'hui la maladroite interprétation des fondamentaux beaucoup plus subtils des recherches sur la qualité environnementale.

Les coupes à grande échelle du « mapping résidentiel » ne manquent pas d'élégance. On y reconnaît un savant dispositif de contrôle des ambiances, les toitures végétales, le souci du caractère recyclable des matériaux. Mais le plan ne propose pas beaucoup plus que ce que le titre suggère (mapping) : rien de véritablement convaincant pour la mixité ou la diversité résidentielle ni pour le souci d'une « économie du sol » (par la densification, par la pérennité des espaces paysagers), et on est très loin d'une véritable mutabilité, d'une capacité à la transformation. Un lotissement chic et ventilé, mais un simple lotissement.

Détrompons-nous, ce syndrome n'est pas réservé aux équipes candidates d'Europan. Dans les ouvrages les plus sérieux, la confusion entre dispositif technique à effet environnemental et notion de développement durable est fréquente. Par exemple, le thème de la transformation des bâtiments conçue comme un préalable est souvent réduit à celui du recyclage des matériaux après démolition. Ceci alors même que les mutations patrimoniales de l'édifice lui-même constituent sans doute le plus bel exemple de durabilité. Cette capacité à muter a d'ailleurs été souvent abordée dans les précédentes sessions d'Europan. Elle suppose une très grande qualité architecturale.

Villeurbanne, « Mapping résidentiel »

Aujourd'hui, l'une des premières préoccupations du *développement soutenable* devrait être de pallier le très bas niveau de qualité des logements réalisés - y compris la résidence « standing » et le pavillon -, et inscrire ainsi véritablement ces *produits* dans la durée.

Les nombreuses esquisses de cette session le montrent bien : la question de la transformation des édifices et de leurs possibles évolutions, oblige à tenir compte d'échelles problématiques (l'économie du sol, les flux et les mobilités, les proximités, les densités, la longue durée et les modes de vie) qui vont bien au-delà des « cibles » de la qualité environnementale[36]. Ces projets entrelacent l'échelle territoriale et la qualité constructive, établissent des hypothèses de temporalité, proposent des scénarios concertés de mise en place d'usages d'une grande diversité. Ils entament ainsi un grand chantier sur le *durable*.

Instabilité du concept de durable, approximation par le projet : le rôle du sol

Comme pour la *nature*, le *durable* ne se définit pas comme un concept stabilisé. L'une des caractéristiques du « développement durable » n'est-elle pas d'ailleurs cette indéfinition, cette permanente évolution, la capacité à mettre en tension, à déceler des paradoxes. A une formulation paradoxale[37] ne peut correspondre qu'un assemblage de réponses, un équilibre entre des éléments contrastés et épars.

L'histoire du concept en fait d'abord un outil politique : établir des équilibres sur la durée pour un développement équilibré dont les quatre facteurs économiques, sociaux, environnementaux et culturels sont les piliers[38]. Pas plus que le rapport à la nature ne se limite aujourd'hui à la simple expression d'une vie verte et sauvage, le développement durable ne se résume à une question environnementale. Les enjeux justement liés aux temporalités, à la socialisation et au partage, à la clarification des liens géographiques que l'on a identifiés dans les projets, sous-tendent la notion de développement durable.

Le développement durable, incompatible avec les attitudes trop définitives, suppose une posture attentive. « Monsieur chat », cité à Nanterre, est très suggestif. Reprenant l'image du gros chat dont le passage sur un bureau encombré soulève à peine la poussière, les auteurs renvoient au souci de « générer un espace de la concertation, d'engager un projet qui accorde une chance équivalente aux initiatives individuelles locales et à celles des collectivités relayées par l'économie globale. Autrement dit, de concilier des forces qui apparaissent contradictoires ».

Le point commun aux dispositifs et aux figures paradoxales est la recherche collective d'une nouvelle économie du sol, c'est-à-dire d'une nouvelle manière de partager les potentiels, d'en établir l'échange et la répartition, de révéler la substance naturelle. Cette contribution au développement durable, transversale, mêlant de nouvelles conceptions de la durée, du rapport à l'autre et au lieu, est une tentative de retrouver une *prise* symbolique équilibrée sur le milieu. Les *dispositifs pour habiter* sont les outils[39] de cette recherche.

36 Rappelons que la plupart des 14 cibles labellisées correspondent à des principes fondamentaux de la discipline architecturale, évoqués très tôt dans la plupart des traités. Il serait intéressant, par exemple, de mettre en parallèle les principes d'économie et d'intégration au site des textes du XVIII[e] avec leurs plus récents développements.
37 Rappelons qu'en anglais ou en espagnol : les mots sustainable ou sostenible sont employés avec le mot « développement » : la tension apparaît ici de manière évidente. En français, cette approximation lexicale rappelle le caractère éminemment paradoxal de l'accolement de ces deux mots : le terme est d'ailleurs controversé pour ces raisons. Cf. « Le développement insoutenable », Stéphane Bonnevault, Editions du Croquant, Broissieux, 2003.

38 Voir rapport Brundtland, 1988 et les actes des colloques du programme « Sustainable Cities/Villes Durables » lancé par le PUCA pour le PECC (Pacific Economic Cooperation Council), G. Dubois-Taine, C. Henriot & J. Duriau, 2001 à 2004.
39 Au sens de prolongement du geste, la prise sur le milieu étant ici employée au sens donné par Leroy-Gourand.

L'approfondissement de ces explorations constitue vraisemblablement un enjeu majeur des prochaines sessions. L'idée apparemment si consensuelle qu'il puisse exister une « urbanité européenne » suppose sans doute une capacité commune à établir ces équilibres.

Au côté du politique et des autres domaines de recherche, il appartient aux architectes de contribuer à cette quête d'un équilibre : quête d'une *urbanité* où la figure de rassemblement n'est plus seulement la ville centre ni l'intensité des réseaux, mais aussi la nature même ; recherche d'une maîtrise dans la durée qui échappe à l'évidence royale des grands tracés définitifs sans laisser pour autant au *marché* l'arbitraire du gaspillage territorial ; permettre l'appropriation citoyenne d'un processus long et souvent très technique en maintenant la cohérence de l'intérêt public ; préserver la singularité des lieux, souvent constitués par les usages stratifiés dans la durée[40], sans céder au particularisme de façade de la globalisation[41].

Le projet conçu à la fois comme activité critique, proposition construite et production conceptuelle se révèle comme incontournable et magnifique instrument de cet *engagement*.

40 Voir John Brinckerhoff Jackson, « A la découverte du paysage vernaculaire », op. cité.
41 Les références aux particularités du lieu ne masquent souvent que très maladroitement l'adaptation dérisoire et implacable de tous les territoires à un même mode d'aménagement.